



L'atelier d'Alighiero Boetti à Rome, en 1973

Art moderne

## Des chiffres et des lettres

Lucien Kayser

Il arrive que les galeries fassent aussi bien que les musées, à preuve l'exposition Alighiero e Boetti, rétrospective avec une soixantaine de pièces, à la galerie Tornabuoni Art, et en plus elle récidive, après son installation, avenue Matignon, à Paris, avec Lucio Fontana. Exposition d'autant plus bienvenue que l'artiste n'a pas été tellement présent en France, du moins après sa mort (prématurée, à l'âge de la cinquantaine) en 1994, et il est vrai aussi qu'un certain mystère l'entoure, lui-même y a contribué par exemple en doublant son nom, en y introduisant une conjonction qui ensemble coupe et élargit l'identité.

Peut-être qu'il s'agissait pour Alighiero e Boetti de fonder de la sorte sa propre identité, nouvelle, inédite, existence et esthétique étant à (ré)inventer. De la même façon que, avec une tout autre ambition encore, dans tels grands papiers des années 1970, encre de Chine sur papier quadrillé au départ, stylo de bille bleu, il est question de « mettere al mondo il mondo ». Des virgules semblent flotter librement dans l'espace, non, elles sont tenues par les coordonnées, et un texte se met en place, l'ordre dans le désordre.

De même, dans toutes sortes de jeux ou d'expériences, de chiffres et de lettres, dans la multiplicité des techniques, comme remplissage au stylo à bille justement, broderie, frottage, collage, d'autres encore, derrière, ou au-delà, il faut de la part du regardeur, à son tour, « mettere al mondo » une posture d'artiste. Elle est affirmée avec force, avec fierté sans doute, immédiatement remise en question, par le simple fait si l'on veut que Boetti a donné le travail de ses broderies de « phrases au carré » à des femmes afghanes, plus tard, après l'occupation soviétique, des réfugiés à Peshawar. Une identité se multipliant sans cesse, après l'Afghanistan, où Boetti ouvre un hôtel à Kaboul, par des voyages et des séjours au Guatemala, en Éthiopie, au Japon. Avec pour l'artiste, les « œuvres postales » et leurs assortiments de timbres locaux.

À la croisée des arts  
minimal et  
conceptuel, venant  
de l'arte povera :  
Alighiero e Boetti

Photographie hautement signifiante que celle de son atelier Piazza Sant' Apollonia à Rome, en 1973. L'atelier est carrément vide, comme l'est une chaise, face au mur, mais lui est pris par une *Mappa*, une de ces mappes-mondes, des broderies sur tissu, où au fil des années s'inscrivent les modifications de frontières (et soit dit

en passant, le Luxembourg, trop petit, s'y trouve écrasé, effacé, identité manquante). « Le travail de la *Mappa* brodée constitue pour moi le maximum de la beauté. Pour cette œuvre, je n'ai rien fait, rien choisi : le monde est ce qu'il est et ce n'est pas moi qui l'ai dessiné ; les drapeaux sont ce qu'ils sont et ce n'est pas moi qui les ai dessinés. Bref je n'ai absolument rien fait. Quand surgit l'idée-clé, le concept, tout le reste n'a pas à être choisi. »

Dans le très beau livre, de même que l'exposition, assuré par Annemarie Sauzeau, une autre photographie montre l'artiste à côté de son *Autoritratto negativo*, de 1969, un gros galet avec un relief en creux. L'empreinte en elle-même tient de l'apparition, du fantôme ; mieux, ou pire, la pièce s'est perdue. Elle avait été réalisée, sur les indications de Boetti, par un artisan sculpteur funéraire.